

P940.548

L 119 ca

ICI, FRANCE

JACQUES DE LACRETELLE

de l'Académie Française

**LE CANADA
ENTRE
EN GUERRE**

CHOSSES VUES

FLAMMARION

1 fr. 95

F940.548
L 119 ca

ICI, FRANCE

JACQUES DE LACRETELLE

de l'Académie française.

Le Canada entre en guerre

CHOSSES VUES

BIBLIOTHÈQUE
SANT-BULPICE

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris

M. de Lafleur 17/4/44 40

DANS LA MÊME COLLECTION

CONSIGNES DU TEMPS DE GUERRE, par le Cardinal VERDIER,
Archevêque de Paris.

LA POLOGNE, NOTRE SŒUR, par WLADIMIR D'ORMESSON.

POURQUOI TE BATS-TU ? par LOUIS GILLET, de l'Académie française.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Printed in France.

—
Visa du 26 février 1940.

Le Canada entre en guerre

Les vingt-cinq ans de Maria Chapdelaine

I

Voici une chose rare, sinon unique. Un écrivain, que dis-je ! un romancier a fourni le nom d'une de ses héroïnes à une association qui n'est pas toute littéraire et dont le but est de resserrer les liens de l'amitié entre notre pays et un autre. A ma connaissance, jamais un mouvement italophile ne s'est rangé sous l'enseigne de Fabrice. Jamais Azyadé ne patronna une entente franco-turque. Tandis qu'il s'est formé récemment un comité des Amis de Maria Chapdelaine et que plusieurs Français, détachés parmi eux, se sont embarqués aujourd'hui à Cherbourg et voguent vers le Canada.

Ce choix s'explique quand on relit le livre de Louis Hémon. On l'estime même très naturel. *Maria Chapdelaine* est avant tout un roman ; un roman qui n'est pas concerté et qui ne soutient pas une thèse, comme *Colette Baudoche*, par exemple. Et le lecteur du *Temps*, qui eut la primeur du manuscrit, l'a bien apprécié ainsi dans cette fiche, conservée aux archives du

94087

journal, et que je n'hésite pas à reproduire tant elle sonne juste : « Charmant récit, écrit d'une langue alerte et facile. De l'intérêt, de la grâce. L'auteur décrit avec sympathie la rude existence des paysans canadiens, leur lutte incessante avec les éléments, le froid terrible, la terre hostile, la solitude effrayante des grands bois, — les simples événements de leurs vies primitives, joies et douleurs, mariages et deuils. »

Mais si tous ces tableaux sont nés spontanément, il n'est pas moins vrai qu'ils sont traités « avec sympathie », comme il est dit plus haut. Hémon était parti pour la terre canadienne sans intention déterminée, suivant simplement ce plan d'évasion et cette rébellion nonchalante qui me semblent avoir guidé ses actes durant sa vie entière. Peut-être même ignorait-il tout du Canada français. Or, à peine arrivé là-bas, il a vu, il a aimé, et cette inclination, grandie sans doute par la survivance de nos vieilles coutumes et de notre langage, a porté l'œuvre du romancier bien plus haut qu'il ne le pensait. *Maria Chapdelaine* est un récit inspiré, dans toute la force du terme. Le style même, ce style simple, uni et sans couleur, pareil à une belle planche lisse où l'on verrait pourtant les nœuds du bois, appartient à l'âme du sujet. Une affinité si franche valait bien qu'on ajoutât un brin de gloire officielle au mérite littéraire de *Maria Chapdelaine*.

L'Empress-of-Australia, qui arborait le pavillon royal il y a quelques semaines, doit nous faire effectuer la traversée en sept jours. Sept jours, c'est peu. Mais sait-on que Jacques Cartier n'en avait pas mis plus de vingt lors de sa première expédition, en 1634 ? Record qui fut rarement égalé, d'ailleurs,

La mission *Maria Chapdelaine* se compose de six membres ; mais on peut ajouter à ce nombre quinze autres Français appelés au Canada pour un congrès juridique. De notre côté, l'on trouve des noms qui se présenteront avec un grand

prestige au Canada français : ainsi Lévis-Mirepoix, Montcalm. Comme on se félicite de ce service volontaire ! On doit repousser de toutes ses forces la distinction que certains partis politiques veulent établir entre le pays réel et le pays légal. Cette belle invention ne fait que creuser le fossé et décourager certaines bonnes volontés. Ni la monarchie ni la Révolution ne doivent être considérées comme un bloc. Seule, la France en est un. Il n'est point d'autre principe pour relier son passé historique à l'évolution des idées ; point d'autre base pour demander aujourd'hui à la nation un effort sous toutes les formes et obtenir d'elle « un plein rendement ».

De ces voyageurs, ce sont les chevronnés qui sont les plus entourés, c'est-à-dire ceux qui ont déjà été au Canada français. On leur pose mille questions sur le climat, l'aspect des villes, les traits des habitants. Nous sommes pareils à des enfants qui vont enfin rencontrer de mystérieux cousins dont on leur a parlé depuis toujours.

Et chacun de nous s'est pourvu d'une copieuse bibliothèque. Chose facile, tant les ouvrages sur le Canada français — documentation, critique ou fiction — se sont multipliés depuis quelque temps. Il y a là de véritables annales littéraires qui se sont révélées. Le succès de *Maria Chapdelaine* et l'action du comité France-Amérique sont pour beaucoup, sans doute, dans cette floraison.

Toujours est-il que nul d'entre nous n'ignore que les Canadiens de langue française constituent aujourd'hui 28 % de la population totale. Chiffre destiné à s'accroître, puisque c'est chez eux que l'on compte le plus de familles nombreuses.

Nous savons aussi tout ce que cet accroissement numérique doit, ainsi que la survivance de notre langue, aux leçons du clergé. L'œuvre du cardinal Villeneuve, qui fut récemment reçu et fêté en France, en fournit un exemple. J'ai sous les yeux le texte d'une conférence qu'il prononça un peu partout,

et qui est intitulée : « Le fait français en Amérique. » Il ne s'agit pas pour lui d'évoquer notre ancienne domination sur le Nouveau Monde, mais bien de démontrer aux Canadiens d'aujourd'hui que l'attachement à leur pays d'origine et à sa langue est un signe de dignité, une source d'enrichissement spirituel. Et cette conférence fut prononcée aux États-Unis, notamment dans les provinces où les Canadiens émigrés — il y en a deux millions — risquent d'être peu à peu absorbés.

Acte de foi ou propagande ? L'un et l'autre sans doute. Mais comme les buts de cette propagande apparaissent purs et les arguments touchants, en un temps où les revendications des peuples sont toutes matérielles et servent en quelque sorte de moyens publicitaires à un régime !

Entre ces lectures, et pour occuper les longues heures de la traversée, il y a l'étude géographique du programme qui nous attend là-bas. Notre itinéraire, qui nous conduira dans le Nord, sur les lieux mêmes où Hémon suivit Maria Chapdelaine, groupe les noms les plus disparates. Chicoutimi après Roberval, Saint-Siméon puis Peribonka... Ne croirait-on voir les Natchez fraterniser avec nos Tourangeaux ?

Heures un peu longues, ai-je dit, mais sans autres épreuves qu'une houle assez profonde, accompagnée de nuages bas vers le milieu de l'Atlantique ; puis, aux approches de Terre-Neuve, une navigation nocturne coupée, en raison des brumes, par les sinistres appels de la sirène.

Ce qui se cachait sous ces brumes, nous en eûmes la vision, et une admirable vision, le lendemain matin. Un iceberg monumental, taillé en forme de cathédrale dans une glace qui avait l'apparence du marbre le plus pur, flottait à une dizaine de milles et resplendissait au soleil.

Ce gigantesque portail semblait garder l'estuaire du Saint-Laurent où nous entrâmes quelques heures plus tard. Quel beau spectacle que la remontée d'un estuaire ! On assiste

insensiblement à la fusion de deux règnes, à l'union de l'infini et du fini. La mer s'apaise, se peuple, change d'odeur ; le bec de l'oiseau se transforme, l'algue devient mousse, le feston des vagues se fige au loin et forme la crête des premiers toits. Il y a là les éléments d'un grand poème valéryen...

De ces rives du pays de Québec, qui forment l'estuaire, Jacques Cartier a fait une description quasi fabuleuse : « C'est le pays le plus beau qu'il soit possible de voir. Tout est égal et uni ; et il n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres et où il n'y ait du froment sauvage, qui a l'épi comme le seigle et le grain comme l'avoine ; et du raisin blanc et rouge avec la fleur blanche dessus, des fraises, des mûres, des roses rouges et blanches et autres fleurs de plaisante, douce et agréable odeur. »

Mais cette remontée de l'estuaire est longue (plus de mille kilomètres), et la nuit était tombée lorsque les deux rives vinrent à se rapprocher. Il me fallut donc imaginer les fleurs et les fruits entrevus par Jacques Cartier, et rêver sous les étoiles au poème valéryen...

Le lendemain matin, enfin, à un endroit où le fleuve se resserre, une vieille estampe se dessina devant mes yeux. C'était Québec.

La ville, qui avance en proue, offre un très singulier mélange de tradition et de modernisme. Elle a gardé son tracé de forteresse, son style dix-huitième, ses flèches élancées, et, à côté, de grands élévateurs à grains allongent leur jeu d'orgue en ciment. En bas on me montre des quais qui rappellent le Vieux Dieppe ou le port de Fécamp autant par leurs maisonnettes que par les noms des remorqueurs qui vont y accoster : *Colbert, Chateau*. Au-dessus, un vaste plateau boisé, sans constructions, forme le fond de l'estampe. C'est la fameuse plaine d'Abraham où tomba Montcalm, et que le gouvernement a transformée en parc national.

Tout ce paysage donne l'impression d'un autre âge et d'un autre rythme de vie. Ce n'est pas une ville morte, mais une ville qui a résisté, et l'on se sent invinciblement attiré vers cette architecture où les lois de l'urbanisme n'ont pas entamé les raisons du cœur.

Mais, autant que les pierres, je regarde le visage des Québécois qui sont montés à bord, et j'écoute leur parler. D'où viennent ces mots et ces intonations ? De Normandie, d'Anjou, de Saintonge ?

C'est assez difficile à dire. On pense moins à telle ou telle de nos provinces qu'à une manière particulière de vivre et de penser, de goûter respectueusement les choses. Je me rappelle une petite terre où j'ai entendu déjà ce langage placide et volontaire, ces tournures gauches et savoureuses. Ce sont les îles anglo-normandes. Il y a quarante ans, à Guernesey, on rencontrait de vieilles gens qui, vous montrant Hauteville House, disaient aux Français : « *Icitte* habitait M. Victor Hugo, le grand *poite*. » Et ils avaient l'air de parler d'un de leurs compatriotes à des étrangers.

II

« ... Je suis également les nouvelles de la guerre ; mais les plus grands efforts d'imagination n'arrivent pas à me faire prévoir une guerre prochaine... Si l'inattendu se produisait pourtant — ce qui arrive — je suis en bien belle condition pour faire campagne, après mon séjour dans les bois... »

Ces lignes, datées de 1913, je les trouve dans un ouvrage consacré à Louis Hémon. Elles sont extraites de sa correspon-

dance. Et voilà comment un pèlerinage littéraire, très éloigné de l'Europe, peut, hélas ! se rattacher à l'actualité.

Je ne sais quels étaient à l'époque, les événements auxquels Hémon fait allusion de la forêt canadienne. Mais je n'oublierai pas comment, le 22 août dernier, j'ai appris les menaces nouvelles. Pas davantage les figures qui m'entouraient.

Deux jours plus tôt, nous avons quitté Québec par la route, après un dernier tour sur la belle esplanade qui domine le Saint-Laurent et une dernière promenade dans le grand parc consacré à la mémoire des deux adversaires, Wolfe et Montcalm. Hors de la ville, les scènes avaient vite changé. Québec, qui reçoit beaucoup de touristes américains, doit se préoccuper de leur goût et de leurs curiosités. C'est pour eux sans doute que l'on a construit ce vaste hôtel en forme de château fort. Pour eux aussi que l'on conserve ces tilburys d'opérettes, à grandes roues blanches et à capotes doublées de couleurs vives. Pour eux enfin que les gamins des rues offrent en nasillant le dernier journal de New-York. Mais si on leur en demande le prix, c'est un accent de petit gars normand qui vous répond : « Trois sous. »

Dans les campagnes, surtout lorsqu'on va vers le Nord, la vieille tradition n'a cure de ces déguisements. Toutes les enseignes ou presque sont françaises et plus d'une maison arbore même notre drapeau. De chaque côté de la route, des fermes basses, passées à la chaux et couvertes de toits de bois qui imitent les tuiles, font penser à certaines métairies modèles de l'Île-de-France. Les églises des villages, assurément moins émouvantes que les nôtres — surtout à l'intérieur, où l'art de Saint-Sulpice n'embellit guère le fond puritain, — ont pourtant des clochers effilés qui attirent de loin le regard, et évoquent la mode de Saintonge ou de l'île de Ré.

Lorsque notre petite caravane s'arrêtait devant une de ces églises, après de rapides saluts aux notables, rassemblés autour

de nos autos, c'était généralement vers le cimetière tout proche que je me dirigeais. Sur les dalles couchées dans l'herbe, quelle étonnante résurrection de vieux prénoms de chez nous ! Ludivine, Nazaire, Florestine, j'avais la vision de toute une assemblée d'oncles provinciaux et de servantes au grand cœur. La seule figure étrangère c'était la devanture de l'épicerie qui me l'offrait, bariolée de panneaux anglais et garnie de boîtes de conserves américaines. Mais même là, pour faire une emplette, le français était la monnaie courante.

Les routes du Nord ne sont pas toutes très bonnes ; nous avons pris la plus pittoresque, mais la plus montagneuse aussi et la plus longue. Panoramas variés, où le roc succédait au champ, la cascade au roc, et qu'il faudrait réduire au cinquième pour les ajuster à un paysage européen. Au Canada, la rivière ressemble à un lac et le lac à une mer. Ce fut du moins mon impression lorsque, après deux longues étapes, nous atteignîmes le lac Saint-Jean au bord duquel Louis Hémon séjourna plusieurs mois et reçut l'inspiration de *Maria Chapdelaine*.

Est-ce possible ! Il y a vingt-cinq ans, ces champs, ces pâturages, ces maisons, n'existaient pas ? Rien n'était défriché sur les bords de ce lac ? On a peine à le croire. Quand on a traversé une forêt canadienne, vu de près ces arbres pas très hauts, mais serrés et enracinés les uns contre les autres, on n'arrive pas à penser qu'une seule génération d'hommes ait pu dompter cette brousse et s'y installer.

C'est bien pourtant ce qu'ont fait les colons défricheurs qu'Hémon a aidés de ses mains avant de décrire leur vie dans son livre. Et la première personne que nous vîmes à Péribonka — but du pèlerinage — fut le père Chapdelaine, je veux dire M. Samuel Bédard, chez qui Hémon vécut et travailla.

Les gens du pays ont dû créer un peu de légende autour de

la figure de Louis Hémon, car il n'est guère probable que cet étranger nullement bavard, ce passant d'une saison, ait, avant la publication de *Maria Chapdelaine*, retenu leur attention. On sait d'ailleurs que ce n'est pas dans la région même que le roman a été le plus goûté ; et notre conducteur, vigoureux homme de trente-cinq ans, qui n'était autre, m'a-t-on assuré, que le gamin nommé Télesphore dans *Maria Chapdelaine*, m'a même dit avec un peu de mauvaise humeur que les gens de chez lui n'ont jamais parlé ni vécu comme Hémon l'a écrit. Nul n'est prophète...

Néanmoins on ne refuse pas la gloire, et Péribonka a adopté Hémon. De la maisonnette où il habita, on a fait un petit musée où l'on montre son lit, sa machine à écrire, sa valise. M^{lle} Eva Bouchard, qui servit de modèle à l'héroïne, en est la conservatrice. C'est aujourd'hui une personne dont le visage mince, à l'expression fine et recueillie, est encadré de bandeaux gris. Je ne suis pas assuré qu'elle ait jamais été « une belle grosse fille », comme Hémon l'a écrit de Maria. L'art a des mensonges nécessaires, ou plutôt, comme Balzac l'a dit, pour créer un type littéraire il faut plus d'un spécimen humain.

Le déjeuner qu'elle avait préparé pour ses invités de France comportait plusieurs spécialités canadiennes, notamment des bleuets arrosés de sirop d'érable. Qu'on ne pense pas aux fleurs des champs, comme les Canadiens m'affirment que l'auteur du film français l'a fait, mais à ce que nous nommons myrtilles.

Plusieurs hauts personnages français et canadiens célébrèrent ensuite le roman d'Hémon. Qui jugerait excessive cette consécration officielle ? Voici une œuvre d'imagination pure, et il se trouve qu'elle a permis à deux peuples de mieux se connaître, à deux branches de la même famille de communier ensemble. Voici un auteur qui n'a jamais eu le propos d'édi-

fier et qui a su développer de la façon la plus pathétique, durant deux cents pages, l'histoire de trois ou quatre cœurs simples en qui le mal est absent. En vérité il n'y a pas une ombre, pas une note de trop dans la glorieuse carrière de *Maria Chapdelaine*. Et l'on se dit que si l'humanité entière avait cette patiente simplicité décrite par Hémon et ce respect ingénu des beaux sentiments, eh bien, elle ne connaîtrait ni les alarmes ni les horreurs de notre belle civilisation.

Car ce fut le soir même que notre petit groupe sut ce qui se passait en Europe. Nous avons contourné le lac Saint-Jean, véritable mer intérieure, large de cinquante kilomètres. C'était pour aller à un endroit, la Pointe-Bleue, où l'on permet aux Indiens de venir vendre pendant la belle saison le produit de leurs chasses d'hiver. Nous tournions autour de leur campement, nous visitions leurs tentes, nous nous penchions avec pitié vers leurs enfants couchés sur la terre au milieu de débris de toute sorte. Tous ces visages étaient inoffensifs ; ils n'exprimaient ni haine, ni crainte, ni curiosité ; on n'y lisait en vérité qu'un sentiment, mais irréductible : le refus de notre civilisation. Et ce fut là, devant ces témoins inattendus, que nous reçûmes, d'un Canadien venu de la ville voisine, les nouvelles de *notre* monde, de *notre* civilisation. Un pacte était signé entre l'Allemagne et la Russie ; la Pologne, encerclée, devait faire face à des exigences accrues ; la guerre semblait inévitable.

Nous nous regardions, les uns consternés, les autres prêts à nier, à espérer encore. Sur les faces plates et indolentes des Indiens, dans leurs yeux habiles à épier, je voyais se refléter notre confusion. Ah ! pour rapporter l'émotion de cette minute, je ne veux pas faire appel à Jean-Jacques. Pourtant, que l'on me croie, j'ai eu le sentiment d'être jugé par ces prétendus sauvages.

Pris de honte, je détournai le regard. Le soleil n'était plus

visible à l'horizon et les calmes eaux du lac, les îlots inhabités, tout semblait se replonger dans je ne sais quel crépuscule millénaire. « A quoi sert, me disais-je, une civilisation qui a tout fondé et qui n'a rien appris ? Elle invente, elle moralise, elle légifère, puis un beau jour, forte de cette science accumulée, elle se rejette dans la barbarie par la faute d'un seul homme. »

Notre guide me dit que les Indiens de la Pointe-Bleue devaient, dans quelques jours, repartir pour les forêts du Nord où, pendant l'hiver, ils feraient la guerre aux bêtes. Douce peuplade !

Le soir, nous dûmes rouler longtemps pour achever l'étape. Route solitaire, entre des terres fraîchement défrichées, où les arbres éclatés, renversés, composaient un paysage que les Français de plus de vingt ans d'âge connaissent bien. Un peu avant minuit, une splendide aurore boréale éclaira le ciel. Qui n'a demandé, dans son enfance, après avoir lu Jules Verne : « Qu'est-ce qu'une aurore boréale ? A quoi cela ressemble-t-il ? »

Je le sais à présent. A la vue de ce prodige, devant ces belles stries blanches qui se déplacent à mi-hauteur du ciel, l'homme d'aujourd'hui pense immédiatement aux fuseaux des projecteurs et aux batailles de demain.

III

« De quelle manière et jusqu'à quel point le Canada collaborera-t-il à la cause commune ? C'est ce que le Parlement lui-même décidera. Tout ce que je puis dire pour le moment, c'est que le Canada comme nation libre de la communauté des

nations britanniques apporte volontairement sa collaboration. Notre effort sera volontaire. »

Telle est la déclaration faite, dès l'annonce de la guerre, par M. Mackenzie King, premier ministre du Canada, et répétée en notre langue, pour les Canadiens français, par M. Lapointe, ministre de la justice. Ces paroles ont été unanimement approuvées. On peut même dire qu'elles ont fortement gêné la campagne des abstentionnistes qui commençait à se manifester à travers le pays.

Depuis quelques jours, en effet, à mesure que la menace de guerre s'aggravait en Europe, la presse canadienne s'interrogeait, cherchait à préciser sa position et ses devoirs. On rappelait que la dernière guerre avait coûté trois milliards de dollars au pays ; que la dette, qui se montait à 363.000.000 de dollars en 1914, s'était trouvée sextuplée six mois après le traité de Versailles. Cette mémoire des chiffres ne révélait-elle pas les appréhensions et l'opinion intime du lecteur moyen ?

Dans les conversations aussi, on sentait, malgré les marques de sollicitude et de sympathie, une réserve qui pouvait se traduire par ceci : aucune affirmation prématurée, et surtout pas de conscription.

Car c'est une erreur de croire, comme on le fait en France, que les Dominions anglais pensent et agissent en relation étroite avec la métropole. Il serait plus juste de les comparer à des satellites qui subissent l'attraction d'une planète, se meuvent dans son orbite, mais sont devenus pour ainsi dire inconscients de cette gravitation naturelle. C'est ainsi qu'il s'est créé en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud, une race de *Britishers* qui n'est plus tout à fait celle du *British*. Et au Canada, particulièrement, cette race a des rapports d'intérêt si aisés, si légitimes, avec les habitants des États-Unis qu'elle s'américanise à son insu. Le vent du Sud se fait sentir avant la lointaine brise de l'Est. Je pense que c'est

cette loi fatale que M. André Siegfried a voulu mettre en évidence lorsqu'il a déclaré dans son dernier ouvrage que l'avenir du Canada était, selon lui, tourné non vers l'Europe, mais vers le continent américain.

Quant au point de vue du Canadien français, qui pourra surprendre chez nous, il est encore plus net.

Rien de plus émouvant, je crois l'avoir montré dans les pages qui précèdent, que cet attachement, vieux de trois siècles, a l'image de la France. Les habitants de la province de Québec, qui sont près de trois millions, n'ont cessé de livrer bataille pour préserver leur religion, leur langue, leurs coutumes. Et si la bataille s'est éteinte, c'est que le gouvernement britannique n'use plus de contrainte aujourd'hui et souscrit avec la meilleure foi et la plus grande intelligence au maintien de la tradition française.

Malgré tout, ce sont eux qui se jugent le plus éloignés de la politique anglaise et des devoirs qu'elle leur impose.

Je sais bien qu'on pourrait citer des exceptions ; néanmoins la position générale est bien établie. Ce fut même, au moment de la déclaration de guerre, un point assez délicat pour nous autres voyageurs français. Nous étions fêtés partout avec chaleur, adoptés comme on le serait par des parents retrouvés.

A cet égard, notre mission, qui apportait aux universités de Québec et de Montréal deux bourses pour les étudiants canadiens, garde un souvenir ému de l'accueil qui lui a été fait. Mais, sur le chapitre de la guerre, c'était dans la presse et dans les milieux canadiens anglais, beaucoup plus que parmi nos cousins de France, que l'obéissance et l'adhésion étaient entières.

A cela on m'objectera que les Anglais ont longtemps traité en inférieurs les Canadiens d'origine française, que, pendant la dernière guerre, ils leur ont généralement assigné des places

de sous-ordres. D'où une rancune qui prime aujourd'hui tout autre sentiment. N'importe : il y a eu ici et là quelques réunions en vue de soustraire le Canada à la guerre ; toutes étaient tenues en français.

Je suis persuadé, d'ailleurs, que ce ne sont là que mouvements de surface où quelques ambitions politiques trouvent leur compte. Ainsi, à Montréal, des bureaux de recrutement se sont ouverts et l'on annonce que les régiments de Maison-neuve et des Fusiliers de Mont Royal — tous deux pour *french-speaking*, comme leur nom l'indique — ont déjà reçu plus de quinze cents engagements. On annonce aussi que plusieurs municipalités ont refusé de donner une salle aux partisans de l'abstention.

Mais que notre action, à nous Français, doit être prudente ! Il faut se garder d'exiger comme un dû une collaboration effective qui représente nécessairement toute sorte de sacrifices. Le Canadien français, descendant d'un madré Normand ou d'un Breton têtue, aurait tôt fait de nous demander pourquoi nous avons si légèrement abandonné ses pères pendant près d'un siècle.

En tout cas, malgré ces nuances et ces subtilités, malgré ces précautions à prendre, le Congrès qui s'est tenu à Ottawa a rencontré, chez les représentants de la nation canadienne, le ferme désir d'appuyer la Métropole. On avait même songé, en raison de la neutralité américaine et pour mieux servir les intérêts anglais, à ne pas déclarer officiellement la guerre à l'Allemagne. Ainsi munitions et outillage fabriqués aux États-Unis auraient pu être livrés au Canada, et de là... Mais la loi de neutralité, telle qu'elle est conçue actuellement, se doit de suivre ces livraisons jusqu'à leur destination dernière. En conséquence, le Parlement canadien a préféré adopter une attitude franche et rompre avec l'Allemagne. Le pays même y

trouvera un avantage matériel, car on assure que les grandes industries américaines viendront installer ici des fabriques. Si bien que le Canada, satellite le plus rapproché de la planète, s'il n'apporte pas un gros contingent d'hommes, deviendra le principal entrepôt de la Grande-Bretagne.

Septembre 1939.

Le Canada et la guerre

I

Les pages qu'on vient de lire et qui avaient été écrites au jour le jour, j'ai voulu les publier sans retouche, pensant que leur seul mérite était dans leur trait d'esquisse. Ce sont des notes qui tentent de reproduire le choc reçu par un Français débarquant au Canada, puis un autre choc, celui de la guerre.

Au début de mon voyage, avant le bouleversement survenu en Europe, je ne cessais de dire à ceux qui me recevaient avec tant de bonne grâce : « Ah ! comme je saurai décrire, à mon retour, tout ce que je vois chez vous ! Quel plaisir j'aurai à me remémorer d'abord cette longue remontée du Saint-Laurent, puis l'arrivée devant Québec et l'émouvante apparition de cette citadelle à la Vauban qui surplombe un groupe de petites maisons normandes !... Et vos campagnes, avec leurs métairies et leurs herbages si proches des nôtres !... Et toute cette vie patiente et sage, ces vieilles coutumes que vous vous transmettez religieusement de père en fils. Enfin, je montrerai l'autre aspect de votre pays, cette nature qui n'est plus à l'échelle de la nature européenne, vos forêts inviolées qui s'étendent sur un espace grand comme trois ou quatre de nos départements, vos lacs solitaires où l'on peut se croire le premier nageur... »

« Car on se représente mal en France votre pays, ajoutais-je.

On l'imagine couvert de neige, et il y fait une chaleur tropicale pendant un bon tiers de l'année. On le prétend américanisé et il respire au rythme de notre province. Et vous-mêmes, Canadiens français, on vous croit généralement froids, portés vers les choses pratiques plutôt que vers la discussion d'idées. Or nulle part, à l'étranger, je n'ai été jeté d'emblée dans un milieu plus passionné et pour lequel la culture intellectuelle compte autant. »

Hélas ! si je vais tenter aujourd'hui, en développant mes impressions, d'ébaucher la psychologie du Canadien français, ce sera par rapport à la guerre. Je renonce à brosser des paysages. La guerre est la ruine du genre descriptif. Elle tue les couleurs. Elle rend même bien pâles ces rêveries qui me sont venues dans la forêt canadienne en présence d'un érable au feuillage rouge qui n'avait peut-être été regardé par personne auparavant, ou d'un lac immobile qui me donnait, on ne sait pourquoi, le frisson d'une vie antérieure. A quoi bon ces sensations égoïstes ! se dit-on. Il faut secouer tout cela, rapporter seulement ce qui peut convaincre les uns et servir aux autres. Il faut contribuer à la guerre totale par une parcelle d'information utile...

D'ailleurs la dernière vision que j'ai reçue du Canada n'était plus baignée dans les demi-teintes. La guerre avait éclaté en Europe, j'avais couru à Montréal, et je passais mes journées dans les studios de la Radio, à l'endroit même où les opérateurs, pareils aux voix inflexibles et sûres du chœur antique, apprenaient au Nouveau Monde la folie et les calamités prêtes à s'abattre sur l'Ancien.

Et je crois que ces informations, si elles n'apprennent rien de neuf aux Canadiens, seront du moins écoutées chez nous, car j'ai été frappé de voir, à l'occasion de ce voyage, combien les Français s'intéressent au Canada. C'est un peu la Terre Sainte dont rêvaient les Croisés. Est-il beaucoup de pays aussi

distants du nôtre, qui aient suscité ici, depuis quelque temps, une littérature aussi abondante ? Littérature romanesque, avec Hémon, Constantin Weyer et d'autres ; politique ou historique avec André Siegfried, Firmin Roz et Gabriel Louis-Jaray. Et chez les simples touristes c'est la même attraction, j'allais écrire la même nostalgie. Le Français n'aime guère le dépaysement trop violent. Il admire toujours ce qui émeut sa sensibilité et fait reflourir une tradition familière. Si bien que, s'il le pouvait, il courrait souvent se recueillir sous cet arbre tutélaire qui n'a cessé de croître depuis deux siècles.

Ce ne sont pas là des mots puisque en ces deux cents ans, et sans le secours d'une immigration nouvelle, les Canadiens français sont passés de soixante-dix mille à près de trois millions.

D'où vient l'étonnante vitalité de ce rameau détaché de nos provinces, phénomène qu'on a nommé le miracle canadien ? Songez, en effet, que la vie a été dure pour ces colons et que les Anglais, pendant longtemps, ne les ont pas ménagés.

Eh ! bien, il est dû d'abord, dans une certaine mesure, à cette condition de minorité et de demi-oppresion où les Français de là-bas ont vécu. C'est un fait que les minorités trouvent souvent une force de résistance, une volonté de renaître qui donnent à leurs familles un dynamisme supérieur. Elles se protègent par un ensemble de coutumes, par un système d'application patiente que le groupe adverse néglige peu à peu. Elles ont un sentiment plus intime de l'honneur. Elles se façonnent une conscience qui devient un palladium.

En ce qui concerne le Canadien français, il faut ajouter à cette loi générale le grand rôle que le clergé a joué au milieu de cette colonie. Abandonnés par leur roi, privés de leurs chefs, cette poignée de paysans et de soldats qui demeurent loin de la mère-patrie n'ont d'autre moyen de s'élever, de

garder leur degré de civilisation qu'en se groupant autour des prêtres et des établissements religieux. Et ces maîtres n'ont d'autre chance de durer qu'en fortifiant l'âme de cette minorité, en lui donnant le sel de l'enseignement chrétien.

De cette alliance est résultée une discipline morale et familiale que les cousins de France n'ont guère adoptée chez eux au cours du XIX^e. Et avec elle sont nées des vertus marquées par la persistance dans l'effort, la mesure dans l'ambition, la confiance dans la Providence, qui, à défaut d'actions éclatantes, permettent à un peuple de planter solidement ses racines dans la terre.

Ainsi peut-on expliquer la belle poussée du rameau canadien français. Elle est tout à l'honneur du paysan de chez nous — qu'il soit Normand, Picard ou Poitevin — cet homme dont on a si souvent et si injustement dépeint les défauts. Rappelez-vous... rapace, borné, terre-à-terre. Il me semble qu'il a conquis sur le sol canadien un beau brevet d'idéalisme.

Et aujourd'hui encore, il poursuit cette ascension. On sait que la presque totalité des Canadiens français habitent la province de Québec, cette province dont le territoire est trois fois grand comme la France. Eh ! bien, c'est là que s'épanouit la vie intellectuelle et spirituelle du pays tout entier. C'est là que les Universités sont le plus développées, les carrières libérales le plus activement préparées. Des médecins, des professeurs, des avocats, des fonctionnaires, telles sont les grandes artères où circule la sève franco-canadienne. Ne prononçons pas le mot d'élite, car je ne crois pas que la grandeur d'un peuple vienne d'une élite, mais bien de ses élites, c'est-à-dire de la formation d'esprits de valeur dans toutes les catégories. Cependant on voit comment l'héritage français peut, au Canada, opposer une digue à la conception américaine de la vie, à l'affairisme, à cette espèce de mouvement perpétuel qui est devenu la doctrine du Nouveau Monde.

Les Anglais l'ont compris, et, loin de brimer cette minorité, comme ils l'ont fait autrefois, ils lui laissent aujourd'hui son libre développement et collaborent avec elle. Leurs professeurs leur apportent des témoignages et des encouragements que je veux citer. Voici par exemple les paroles du Colonel Bovey, professeur à l'Université Mc Gill de Montréal.

« Il y a des esprits étroits qui ne voudraient entendre qu'une seule langue en ce pays. Je ne partage pas cette opinion. Au contraire, je ne vois pas comment la culture latine pourrait survivre ici sans la langue française, et j'ai déjà indiqué que sans la culture latine notre civilisation n'existerait plus... Gardez votre langue française, développez votre culture française ; à la fin tout le monde comprendra la valeur du Canada français dans l'Amérique du Nord. Il est le dépositaire et le gardien conjoint avec nous de la civilisation occidentale. »

Voici encore Sir Andrew Mac Phail, autre professeur à l'Université Mc Gill :

« Ce sont seulement ceux qui ignorent l'histoire, déclare-t-il, qui s'étonnent de la force silencieuse de Québec. L'héroïsme, la beauté, l'esprit chevaleresque des colons français sont devenus légendaires. On parle comme si ces vertus avaient repassé les mers après la capitulation. La vérité est qu'elles sont demeurées. On les retrouve chez un guide des lacs du Nord, chez l'artisan qui exerce son métier dans sa maison, chez le paysan qui donne l'hospitalité pendant la nuit. Celui qui sait regarder Québec y découvre la survivance de l'ancien régime dans la magistrature, dans le clergé, au Parlement, dans les professions libérales, dans les salles de rédaction. »

A ce témoignage très complet, qu'il me soit permis d'ajouter le mien relativement à la dernière profession qu'il met en évidence. Jamais, dans aucun de mes voyages, mes rapports avec les journalistes n'ont été aussi intéressants, aussi sincères,

aussi cordiaux que dans la province de Québec. Ces mots « interviews, papiers, reportages », qui nous font toujours un peu faire la grimace, prennent là-bas une signification très différente.

II

La collaboration offerte par les Britanniques s'étend au gouvernement même du pays, puisqu'on sait que M. Ernest Lapointe, Président du Comité France-Canada d'Ottawa, est actuellement ministre de la Justice. Et on peut penser que cette adroite politique porte ses fruits si l'on se rappelle le discours prononcé par M. Lapointe le 17 septembre dernier, au cours des débats qui précédèrent la déclaration de l'état de guerre au Canada. Ce discours empreint de loyauté et de logique souleva une émotion indicible et valut à l'orateur une ovation comme on n'en avait jamais connue encore au Parlement d'Ottawa.

Est-ce à dire que tous les Canadiens français aient accepté de bon cœur de participer à la guerre européenne ? Là je touche à un point délicat, mais que je n'aurai pas l'hypocrisie de cacher.

Il est certain que pour l'habitant de la Province de Québec, particulièrement jaloux de son indépendance et de son activité politique, participer automatiquement à la guerre, c'est montrer que le Dominion est encore une colonie anglaise. De là quelques protestations habilement exploitées par l'ambition de petits chefs de partis. « Cette guerre n'est pas la nôtre. Nous n'allons pas faire tuer nos fils pour les intérêts de la haute finance britannique... » tels étaient les arguments à courte vue et d'une séduisante démagogie que l'on a pu entendre exprimer au début des hostilités.

Un de mes amis, Canadien français de vieille souche, devant qui je m'étonnais de cette campagne, m'a conjuré alors de ne pas en faire état. Reste de vieilles rivalités politiques, m'avait-il répondu, adroitement exploitées par quelques factieux, mais qui n'ont pas d'écho profond dans le pays. Attendez et soyez sans crainte. »

Et il est vrai que les événements lui ont donné raison. Le vote du Parlement, obtenu à la quasi unanimité, puis tout récemment, l'échec essayé aux élections provinciales par le parti Duplessis, le parti protestataire, ont affirmé sans conteste le loyalisme de Québec et son désir de coopérer avec la politique franco-britannique. En somme, c'est peut-être une petite aspérité de l'héritage français qui se montre ainsi de temps à autre. « Après tout, que ces maudites gens se débrouillent là-bas entre eux. Tant qu'ils ne seront pas sur ma ferme, je n'ai pas à m'occuper de ces affaires. » N'entendez-vous pas un de nos vieux paysans — un sur mille — maugréer parfois de la sorte ? Eh ! bien, il a un arrière-cousin au Canada !



Canadiens et Français ont beaucoup à gagner à multiplier entre eux les échanges et les visites. Je laisse de côté ce je ne sais quoi qui nous unit et qui m'a souvent fait penser au « parce que c'était lui, parce que c'était moi », de Montaigne au sujet de La Boétie.

Mais, en ce qui nous concerne, nous pouvons recueillir au Canada des exemples plus concrets, plus tangibles. L'accroissement de la natalité, le refus de la théorie du moindre effort en ce qui concerne la production sont là-bas des dogmes évidents. Jusqu'à quel point sont-ils en vedette chez nous, je laisse mon lecteur me répondre.

Et il y en a d'autres dans le domaine spirituel. Les Cana-

diens français nous remontrent que le premier objet d'un peuple est de durer. Ils durent, eux, par une pratique de vie qui n'est nullement artificielle, mais repose, au contraire, sur l'ordre des choses. S'ils pouvaient nous persuader par cette leçon que la France doit tenir avant tout à sa continuité, faire de ce mot et de la chose le premier principe de tous ses programmes, social, économique, politique, ce serait un beau message à rapporter chez nous.

Et s'ils nous apprenaient, enfin, à donner une place plus grande à la vie intérieure, à faire oraison, dans le sens très large où l'entendait Renan, n'y aurait-il pas là un enrichissement certain, une récupération de nos forces ?

Enfin, il est certain que la belle vitalité des Canadiens français est due surtout à la population rurale, à ces groupes où l'on se transmet de père en fils le goût et l'amour de la terre. N'est-ce pas une direction que nous puissions suivre avec profit ?

Quant au bénéfice qu'eux-mêmes peuvent retirer de ces contacts, nul ne le conteste. Pour que le Canada intellectuel poursuive son développement, il faut qu'il retourne sans cesse à la source d'où il provient, à la seule source où il puisse entretenir sa vitalité et sa pureté, c'est-à-dire en France.

III

Tout d'abord, certains Canadiens apprendront à connaître mieux la France actuelle. Ils cesseront de la considérer comme un pandemonium où le bien, la tradition et l'esprit religieux sont abolis.

On connaît la devise de Québec : Je me souviens. Elle est

émouvante, elle nous tire des larmes. Mais il ne faut pas que ce souvenir fasse du Canadien français un homme pétrifié dans le passé. Il faut qu'il ait la curiosité de la France d'aujourd'hui, qu'il la comprenne, qu'il ait confiance en elle.

C'est ce que je n'ai pu m'empêcher de dire aux Universités de Québec et de Montréal, lorsque j'ai pris la parole pour célébrer *Maria Chapdelaine*.

« Je n'ignore pas que cette France d'aujourd'hui n'est pas toujours à l'image de celle que vous révèrez le plus. Elle manifeste tantôt de l'impatience et tantôt du laisser-aller. Elle veut innover, elle agit par coups de tête... Mais vous qui êtes un peuple de pionniers, vous devez comprendre ces mouvements. De même que vos gens des provinces désirent « faire de la terre », gagner pied à pied sur la sombre forêt, nous sommes enclins, nous, vos cousins d'Europe, à « faire des idées ». Nous rêvons d'agrandir l'espace où se meut l'esprit de l'innombrable famille humaine.

« De là, dans tous les domaines, ces poussées de curiosité, ces hardiesses, ces expériences qui nous font souvent frôler le pire et nous donnent l'apparence, mais l'apparence seulement, d'être des destructeurs.

« S'il s'agit de littérature, vous voyez nos romanciers actuels s'attaquer à des sujets ou à des scènes qui naguère eussent fait scandale. C'est que nous voulons voir clair, nous avons la prétention, sans doute audacieuse, de débrouiller les secrets des humains. Et nous pensons que même si la Providence règle le cours de notre destinée, il n'est aucun de nos actes qui ne puisse être étudié à la lumière de la raison.

« S'il s'agit de poésie, nous cherchons des licences nouvelles. S'il s'agit d'art, de peinture, par exemple, nous demandons des enchantements inédits au monde des formes et des couleurs.

« Doit-on juger pour cela que notre littérature est en décom-

position et notre art dégénéré, comme nos ennemis le proclament ?

« Nullement, car ces recherches suivent un grand principe, une vieille tradition que nous ne renierons jamais et qui a fait votre force : celle qui veut que l'individu soit libre et se sente fier de l'être. Libre de suivre sa vocation, de choisir son système de gouvernement et son métier. Libre, en un mot, d'affirmer sa personnalité. »

IV

La semaine qui a précédé la déclaration de la guerre, je me trouvais en pleine forêt canadienne.

Sans journaux, sans télégraphe, sans téléphone, j'aurais pu me sentir perdu. Détrompez-vous. Il me suffisait de heurter à la porte de n'importe quelle cabane de bûcheron ou de cantonnier pour entendre parler français, pour être interrogé et réconforté. L'un de ces braves gens m'avait même adopté et venait à tout moment m'apporter des nouvelles. « Ça va s'éclaircir... », répétait-il, la tête levée vers le ciel comme pour conjurer le grain au delà des mers.

Imagine-t-on l'écho de ces mots dans un site désert, à des milliers de lieues du sol français ? Pourquoi, me demandai-je, ces simples travailleurs des bois, qui n'ont rien à attendre de nous, qui ne peuvent nourrir l'ambition d'aller en France, et à qui notre culture n'apportera jamais grand'chose, pourquoi n'ont-ils qu'un désir, qu'un devoir : faire épeler un alphabet français par leurs enfants ?

Quel est donc ce baptême qu'ils ont reçu et dont ils ont si bien conservé l'empreinte ?

Ce baptême, c'est celui que nous avons reçu nous-mêmes,

c'est le fait français, qui, depuis quelque mille années, nous a groupés sous la forme d'une nation, que nous soyons nés en terre bretonne, ou normande, ou bourguignonne.

Comment l'expliquer, comment l'analyser ? Ah ! je laisse ce soin à d'autres plus savants ou plus poètes que moi. Il y a sur ce thème d'admirables pages de Michelet, de Barrès, de Péguy. Je sais seulement que c'est un fait plus fort que la race. Car, ai-je besoin de le rappeler, il y a, parmi les Canadiens français, des souches de toutes nos provinces, des Normands et des Gascons, des Savoyards et des Saintongais.

Et quand je vois par l'exemple que nous offre le Canada, la persistance de cette union, la ténacité du souvenir français dans des cœurs qui nous sont devenus étrangers nominale-ment, je pense que nos adversaires sont bien absurdes de croire à la décadence de notre pays ou au déclin de notre influence.

C'est une affirmation dépourvue de mauvais orgueil, mais qu'on peut proclamer hautement : la France existe même en ceux qui ne dépendent plus d'elle.

Seulement — et c'est là une autre réflexion qu'il m'a été donné de faire tout naturellement au Canada à la lumière des événements d'Europe — elle règne sur tous ces lointains sujets sans tyrannie, sans pression d'aucune sorte. Et voilà sans doute qui explique le pouvoir et la durée de cette influence. Le fait français, tel que je l'entends ici, est un climat spirituel qui ne porte atteinte ni à la personne humaine ni aux diverses obligations d'un groupe national. Dans la province de Québec, le clergé répand sa parole en français, les Universités enseignent en français. Et cela suffit à nourrir un amour vieux de trois siècles entre nos frères canadiens et nous.

Comparez cette doctrine d'attachement volontaire et de fidélité désintéressée à l'autre doctrine, la doctrine germanique, qui ne connaît que la possession des individus et veut asservir

ceux qu'elle revendique. Et dites-moi quelle est celle qui correspond le mieux à notre civilisation et à la stabilité du monde ?

Je parlais de ces choses à un Canadien, un jour que nous nous promenions dans les environs de Québec. C'est une campagne ondulée, légèrement boisée et très riche, qui m'a souvent rappelé cette région de chez nous qu'on a surnommée la Suisse Normande. Mon compagnon me montra une hauteur qui dominait le Saint-Laurent et me dit qu'un Allemand grand admirateur des paysages canadiens ou soi-disant tel, y avait acheté un terrain il y a quelques années. Mais, chose curieuse, après avoir fait d'importants travaux de maçonnerie souterraine, il s'était contenté d'édifier par-dessus de modestes cabanes. La chose parut suspecte au gouvernement et on le pria de vider les lieux.

— Voilà le fait allemand, me dit en conclusion mon ami canadien. Voilà comment l'Allemagne témoigne son amour aux autres peuples. Si nous étions venus de territoires au delà du Rhin et non de vos provinces, Québec serait peut-être le prochain Dantzig.

V

Le vieux forestier des Laurentides s'est trompé. Et pourtant, quand j'ai vu, l'autre jour, la photographie du convoi qui amenait en Europe les recrues canadiennes, je n'ai pu m'empêcher de redire sa phrase.

La contribution du Canada à la guerre européenne est capitale et doit augmenter notre confiance. Après ces quelques flottements, dus surtout à des agitateurs politiques, dont j'ai déjà parlé, le Dominion entier se tient aux côtés de l'Angleterre, même nos cousins de Québec qui, parfois, bronchent un

peu devant les décisions venues du Gouvernement d'Ottawa.

L'aide militaire est, il est vrai, limitée jusqu'à nouvel ordre aux engagements volontaires, mais elle s'effectuera aux frais du Canada, ce qui constitue, par conséquent, un gros appoint financier.

On sait qu'elle porte principalement sur l'aviation, car le pays, par ses grands espaces et par des conditions atmosphériques généralement favorables, se prête admirablement à l'entraînement aérien. Au seuil de la présente année, l'aviation de guerre compte vingt-cinq écoles ordinaires, plus dix écoles pour observateurs et autant pour les bombardiers et les mitrailleurs.

Quant à la coopération industrielle, on peut mesurer ce qu'elle est et ce qu'elle sera, lorsqu'on songe que le Canada se place au premier rang de la production mondiale pour le nickel et le platine ; au second pour le radium ; au troisième pour l'or, le cuivre et le zinc.

Cette contribution souligne les heureux effets de la politique anglaise à l'égard des Canadiens français. En accordant librement à ses sujets leur autonomie d'esprit et de langage, l'Angleterre a eu l'intelligence de comprendre combien cette race laborieuse, traditionaliste, économe, forme un pilier solide dans le Dominion.

Oh ! je sais bien qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Il y eut au siècle passé des Gouverneurs moins souples. Et l'on peut entendre de vieux Canadiens parler avec émotion des luttes que leurs pères eurent à soutenir pour défendre leurs droits.

Mais il est bien rare que l'Angleterre ne finisse pas par reconnaître le vrai mérite d'un peuple loyal et ne lui accorde pas la place à laquelle il peut prétendre. Or cette loyauté, elle ne la met pas en doute aujourd'hui. On m'a raconté que, lors du voyage des souverains anglais, rien n'avait ému autant la reine Élisabeth que d'entendre chanter son hymne national

sur des paroles françaises. Ce « Dieu protège le Roi » avait un accent plus profond et plus grave. C'était non un hommage officiel, mais une adhésion du cœur. C'était l'union de deux traditions également utiles à l'avenir du Canada.

Nous vivons à une époque où tous nos discours, tous nos thèmes d'idées, toutes nos pensées se ramènent fatalement à la lutte que nous soutenons.

Or, après avoir brièvement rapporté ici mes impressions sur le Canada, je demande que l'on garde en mémoire les trois faits suivants :

Le Canada français nous apporte la preuve qu'un peuple sage peut conserver sa tradition, sa langue, son libre comportement, sans tomber dans les funestes excès du séparatisme ni se perdre dans l'agitation politique.

La France nous montre qu'une nation bien née sait se contenter des liens d'esprit qui l'unissent aux descendants de ses anciens fils. Elle est fière de leur attachement, elle leur témoigne de la reconnaissance, mais ne cherche pas à troubler leur paix.

L'Angleterre enfin accepte de collaborer avec ces hommes qui restent fidèles à une tradition nationale qui n'est pas la sienne. Non seulement elle ne les brime pas, mais elle les appelle aux plus hautes charges de l'État.

C'est avec de tels sentiments que les gens civilisés s'entendent. L'égoïsme, l'esprit de conquête, l'oppression, nous laissons cela aux barbares. Et nous comptons bien triompher d'eux un jour.

Janvier 1940.

LE CANADA ENTRE EN GUERRE.

1
d
EUBANK
1918-1919

BNQ

000 208 673

LA MÊME LIBRAIRIE

NEVILLE CHAMBERLAIN

*Premier Ministre de Grande-Bretagne***Notre pays et les autres pays.** 1 vol. 12 >

J. COUDURIER DE CHASSAIGNE

Les trois Chamberlain. Une famille de grands parlementaires anglais.

1 vol. in-8° 25 >

ÉDOUARD DALADIER

Défense du Pays. 1 vol. 12 >

CLAUDE FARRÈRE

*de l'Académie française***L'Europe en Asie.** 1 vol. 8 >**Le grand Drame de l'Asie.** 1 vol. 15 >**Visite aux Espagnols. Hiver 1937.**

1 vol. 6 >

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

*Ancien Président du Conseil***Paix et Liberté. ("L'Alliance Démocratique" à l'action).** 1 vol. . 16 50

LOUIS GILLET

*de l'Académie française***Rayons et ombres d'Allemagne.**

1 vol. 16 >

D' IVAN LAJOS

La vérité sur l'armée allemande.

1 vol. 15 >

YVON LAPAQUELLERIE

Édouard Daladier. 1 vol. 13 >

LUDENDORFF

La guerre totale. Traduit par*Pfannstiel.* 1 vol. 12 >**La guerre totale. Édition nouvelle.**

1 vol. 6 50

SALVADOR DE MADARIAGA

Le grand dessein. 1 vol. 26 >

VICTOR MARGUERITE

Avortement de la S. D. N. (1920-**1936).** 1 vol. 12 >

CHARLES MAURRAS

*de l'Académie française***Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon.**

1 vol. 16 >

S. S. PIE XII

Triptyque. 1 vol. 7 50

PAUL REYNAUD

Courage de la France. 1 vol. . 16 >**Le problème militaire français.**

1 vol. 6 75

BENITO MUSSOLINI

ÉDITION DÉFINITIVE

DES ŒUVRES ET DISCOURS

Tome VIII : **Les accords du Latran.**— **La crise économique (1929-1931).** Traduct. de Maria Croci.

1 vol. in-8° 30 >

Tome X : **La question d'Autriche.**— **L'accord franco-italien. —****Préparatifs et débuts de la guerre****d'Éthiopie.** Traduction de Maria

Croci. 1 vol. in-8° 20 >

Tome XI : **La victoire d'Éthiopie.**— **Fondation du nouvel Empire****Romain.** Traduction de Maria

Croci. 1 vol. in-8° 16 50

JULES ROMAINS

Cela dépend de vous. 1 vol. . . 10 >**Visite aux Américains.** 1 vol. . . 15 >

OLIVEIRA SALAZAR

Une révolution dans la paix. Tra-

duit par Fernanda de Castro. Intro-

duction de Maurice Maeterlinck.

1 vol. 22 >

GENEVIÈVE TABOUIS

Chantage à la guerre. 1 vol. . . 16 50

PIERRE TAITTINGER

Notre dernière chance. 1 vol. . . 12 >

ANDRÉ TARDIEU

Avec Foch (Août-Novembre 1914).

Notes de campagne accompa-

gnées de 400 ordres et comptes

rendus du Haut Commandement.

1 vol. 20 >

Notes de semaine 1938. L'année de**Munich.** 18 50

LA RÉVOLUTION A REPARAIRE

I. **Le souverain captif.** 1 vol. . . 12 >II. **La profession parlementaire.**

1 vol. 18 >

FRANÇOIS DE TESSAN

Votei Adolf Hitler. 1 vol. . . . 12 >

CHARLES D'YDEWALLE

Vingt ans d'Europe, 1919-1939.

Préface d'André Tardieu. 1 vol. 18 >